



Il rencontra Caroline. — Page 293, col. 2.

ment. Jamais il n'avait entendu ce prince, si bon et si doux, parler avec une pareille fermeté.

Le roi confirma du regard ce qu'il venait de dire avec la bouche.

— Ah! bien! Sire, reprit Duguesclin, si vous mettez de pareils moyens à ma disposition, j'obéirai à Votre Altesse, j'essayerai.

— Oui, mon bon Duguesclin, dit le roi en posant ses deux mains sur les épaules du chevalier, oui, tu essayeras et tu réussiras même; et moi, pendant ce temps, je m'occuperai des finances, je ferai rentrer l'argent dans les coffres de l'épargne, j'achèverai de bâtir mon château de la Bastille, j'élèverai les murailles de Paris, ou plutôt je tracerai une nouvelle enceinte. Je fonderai une bibliothèque, car ce n'est pas tout de nourrir le corps des hommes, il faut encore nourrir leur esprit. Nous sommes des barbares, Duguesclin, qui ne nous occupons que d'enlever la rouille de nos cuirasses, sans songer à faire disparaître celle de notre intelligence. Ces Mores que nous méprisons sont nos maîtres; ils ont des poètes, ils ont des historiens, ils ont des législateurs, nous n'avons rien de tout cela, nous.

— C'est vrai, Sire, dit Duguesclin; mais il me semble que nous nous en passons.

— Oui, comme l'Angleterre se passe de soleil parce qu'elle ne peut pas faire autrement; mais cela ne veut pas dire que le soleil vaille l'air pur. Mais que le bon Dieu me prête vie, et à toi, Duguesclin, bon courage, et à nous deux nous donnerons à la France tout ce qui lui manque, et pour lui donner tout ce qui lui manque, il faut d'abord que nous lui donnions la paix.

— Et surtout, dit Duguesclin, que nous trouvions moyen de la débarrasser des grandes compagnies, moyen qu'un miracle seul peut nous offrir.

— Eh bien, ce miracle, Dieu le fera, dit le roi. Nous sommes tous deux trop bons chrétiens, et nous avons tous de trop bonnes intentions pour qu'il ne vienne pas à notre aide.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

MONT-REVÊCHE

PAR GEORGE SAND.

Elle réfléchit encore longtemps. Je crois, Dieu lui pardonne! que, pendant cette orgueilleuse et grave méditation de Nathalie, il arriva à Flavien de ronfler un peu. Nathalie n'en fut point émue, et même cette pensée lui vint involontairement :

— Avec un mari qui ronflerait, on aurait tout de suite le droit de passer les nuits à écrire chez soi... Mais pourquoi ne nous recherche-t-il pas en mariage? pensa-t-elle. Nous sommes plus riches que lui. Il faut qu'il soit sans dettes, ou sans ambition, ou fiancé déjà... ou encore, amoureux d'une femme mariée. Enfant que j'étais! avant tout, il faut savoir cela.

Elle cueillit une branche d'azalée, approcha derrière le banc sur la pointe du pied, la laissa tomber dans le chapeau de Flavien, qui était placé à côté de lui; puis, se glissant comme une couleuvre dans les buissons, elle alla, d'un air fort tranquille, rejoindre le premier groupe qu'elle vit paraître sur la pelouse.

Flavien s'éveilla. Au moment de remettre son chapeau sur sa tête, il fit tomber la branche d'azalée; il l'examina un peu comme un chien de chasse flaire la piste d'un gibier suspect.

— C'est une déclaration, dit-il. Ces filles de province, comme ça s'ennuie! Voyons!

Il détacha une des fleurs qu'il mit à sa boutonnière, et froissa le reste de la branche qu'il fourra dans la poche de côté de son habit. Puis il se leva et prit le chemin du château, résolu, dans le désœuvrement de son propre cœur, à voir venir l'aventure.

Il n'avait pas fait trois pas, qu'il rencontra Caroline.

— Il n'y a, pensa-t-il, que les petites filles pour faire, en jouant, de pareils coups de tête. Elles appellent cela des espiègeries!

Mais Caroline, qui cherchait Nathalie, l'accosta avec sa manière accoutumée;

— Bonjour, monsieur; comment vous portez-vous?

Il ne fallait que rencontrer ces beaux grands yeux vifs, hardis et tranquilles, pour ne pas douter un instant de son indifférence et de sa pureté. Aussi Flavien lui offrit-il son bras, qu'elle accepta sans embarras, pour retourner vers sa mère, un peu vaine d'être traitée comme une personne raisonnable, et s'efforçant de régulariser son pas vagabond, qui savait courir et non pas marcher.

IX

En ce moment, Thierray, après s'être éloigné d'Éveline pour ne pas paraître d'une assiduité choquante, était revenu, comme naturellement, reprendre l'assaut avec elle.

— Mademoiselle, lui disait-il, aimez-vous les papillons?

— Je les déteste, répondit-elle. Ce sont les emblèmes de ma propre légèreté, et je ne demande qu'à me distraire de moi-même.

— Votre cousin Amédée aime beaucoup les papillons, mademoiselle.

— Ah! dit Éveline avec son irréflexion accoutumée, c'est parce que sa tante les aime!

Il s'en fallut de peu que cette parole imprudente n'éloignât subitement d'Éveline l'hommage qu'elle prétendait accaparer. Thierray ne voyait encore, dans ses rapports avec le groupe féminin de Puy-Verdon, que le plaisir de tourmenter, d'effrayer, de supplanter, en passant, le rival qui lui tomberait sous la main. Ses yeux se portèrent rapidement sur Olympe et sur Amédée, qui échangeaient à voix basse quelques paroles dans un coin, debout l'un et l'autre.

Il n'y avait rien de plus naturel que de voir ces deux personnes se consulter sur quelque détail d'intérieur avec cette sorte de petit mystère officiel qu'on affecte en pareille circonstance, pour ne pas troubler le loisir ou l'amusement des autres